

Van, le militant, l'ami, l'homme

Intervention de Pierre Broué à la soirée-souvenir en hommage à Jean van Heijenoort, à l'Institut Henri Poincaré de Paris, le 14 mai 1986.

CLT, Numéro 26, juin 1986.

Van est mort de trois balles dans la tête tirées à bout portant dans la nuit du 28 au 29 mars 1986. Celui qui fut le précieux collaborateur de Léon Trotsky pendant sept années, de Prinkipo à Coyoacán, repose désormais non loin de ce dernier, dans le cimetière français de la ville de México.

Il était né Jean van Heijenoort le 23 juillet 1912, à Creil, fils d'un travailleur émigré hollandais, qui était ouvrier aux usines Fichet. Il n'avait que deux ans quand son père mourut dans la première semaine de guerre, d'un ulcère à l'estomac dont l'hémorragie ne put être enrayée, tous les médecins étant partis. Sa mère et sa grand-mère se placèrent comme bonnes à tout faire et il logea avec elles dans les maisons bourgeoises où elles étaient employées. Déjà caractérisé par l'exceptionnelle vigueur de ses aptitudes intellectuelles, il conserva de la guerre - y compris des années où il n'avait que deux ou trois ans - des souvenirs d'une extraordinaire précision. Il connut la pauvreté, mais pas la misère, car ces femmes travaillaient et vivaient pour lui et sa sœur et il ne manqua pas d'amour. Mais il eut à subir la haine au front bas, le racisme. Il n'oublia jamais qu'il fut frappé à l'école, traité de « *sale Boche* » à cause de son nom « *étranger* » et de son physique - un « *faciès* » de blond aux yeux bleus - et aussi parce que Guillaume-il, « *le Kaiser* », comme on disait, s'était réfugié en Hollande en 1918.

L'école communale allait pourtant lui ouvrir les portes du savoir. Reçu premier au concours départemental des « *bourses* » au terme de son école primaire, il fut pris comme interne au collège de Clermont-d'Oise où il fit de brillantes études. Tout jeune, il sut se faire respecter et fit reculer brimades et persécuteurs. Cet élève excellent était un garçon qui ne pliait pas. La politique entra très tôt dans sa vie parce qu'il le voulut. Il haïssait la guerre, abhorrait les discours nationalistes et les prêches, il aimait la vie et aspirait à la justice et à la liberté tout de suite. Son expérience d'enfant du Nord élevé pendant la guerre avec le bruit de fond des canons et dans une société de classe arborant tous les stigmates de l'injustice le conduisirent d'abord à un communisme « *utopiste et rousseauiste* », puis à la lecture de l'Humanité avec le groupe de collégiens qu'il avait réunis avec son ami Jean Beaussier. Son intelligence fit très vite de lui un jeune communiste sympathisant avec les idées de Trotsky dont il n'avait encore rien lu, mais dont il pressentait la portée et qu'il se refusait en tout cas à condamner sans l'avoir lu.

Brillant bachelier, il obtint la bourse qui lui permit d'entrer en mathématiques supérieures au lycée Saint-Louis à Paris à la rentrée d'octobre 1930.

Quelques semaines plus tard, ce qui devait arriver arriva : il rencontra un groupe de jeunes militants de l'Opposition de gauche conduits par Yvan Craipeau. Ils étaient venus chahuter une pièce anti-communiste au théâtre de Charles Dullin à qui ils imposèrent un débat et qui finit par leur donner raison. Au passage, ils avaient gagné Van. C'était un militant magnifique. Sans arrêter les mathématiques, il complétait sa connaissance du russe et participait à toutes les entreprises du petit groupe dynamique qu'il venait de rejoindre. C'est donc tout naturellement qu'à la rentrée de 1932, Raymond Molinier, à la recherche d'un secrétaire-garde du corps pour Trotsky, proposa à Van de partir pour Prinkipo. Van n'hésita pas une seconde : l'idée ne lui en fût même pas venue. C'est transporté d'enthousiasme qu'il partit se mettre au service direct de celui qu'il admirait, dont il connaissait maintenant les écrits publiés dans les différentes langues, le compagnon de Lénine, le chef de l'Armée

rouge devenu l'animateur de l'Opposition de gauche, l'homme du destin de la révolution mondiale. Le train qui emportait Van était celui de l'Histoire dont il chevauchait déjà les ailes...

Ses sept années auprès de Léon Trotsky, Van les a racontées, avec la retenue qui était la sienne, dans *De Prinkipo à Coyoacán : sept années auprès de Trotsky*. Que pouvons-nous ajouter à son propre récit ? D'abord la crise qui le secoua lors de la scission de *La Commune* : comme les jeunes militants de sa génération, Van avait été attiré par la personnalité de Raymond Molinier, son intrépidité, sa combativité, son activité. La condamnation de Molinier par Trotsky, son appel à l'exclure, le surprisent : les arguments du Vieux ne le convainquirent pas dans un premier temps. Pourtant, après plusieurs semaines de combat et de débat, il abandonna le groupe *La Commune* dont sa compagne Gaby était l'un des piliers et écrivit à Trotsky qu'il reconnaissait s'être trompé. On peut l'en croire : c'est qu'il était convaincu. Il avait gravée au cœur la formule « *Fais ce que dois ; advienne que pourra !* » Pourtant le déchirement personnel compta beaucoup et il m'en parla longuement et souvent.

Il accompagna Trotsky dans son voyage et les premiers jours du séjour en Norvège en juin 1935, y revint au moment du procès de Moscou en août 1936 et des premières mesures répressives du gouvernement d'Oslo. C'est à cette époque que l'Humanité le traita d'agent fasciste, de criminel, d'assassin, dans des articles dont il était la cible, avec Erwin Wolf, puisqu'ils étaient les deux braves qui avaient tenté de briser l'isolement de Trotsky que Moscou avait exigé. Il m'avait parlé des menaces de l'organe du P.C.F. contre Wolf - assassiné effectivement en Espagne en 1937 - mais ce n'est qu'en me reportant à l'*Humanité* que je découvris que les menaces le visaient aussi, ce qu'il ne m'avait pas dit.

Pendant la période du séjour de Trotsky en France, où il l'accompagna pendant une grande partie de son errance entre Barbizon et Domène, notamment à Lyon et Grenoble, il fut aussi l'agent de liaison entre Paris et Domène et le traducteur de plus en plus sollicité : c'est lui qui traduisit la série d'articles édités plus tard sous le titre *Où va la France ?* En 1936, c'est aussi lui qui traduisit l'ouvrage de Léon Sedov, *Livre rouge sur le Procès de Moscou*. Animateur en 1935 du secrétariat international des jeunes, organisateur en 1936 de la grève à la France mutualiste, il était aussi le père de « *Jeannot* », né pendant un de ses séjours à Domène.

Dès son arrivée à Mexico en 1937, il fut plongé dans le travail d'archives nécessaire à la défense des accusés des procès de Moscou et au fonctionnement de la contre-enquête de la commission Dewey. Là, dans les premiers mois, aux côtés de Jan Frankel, il accomplit un travail de titan dans les papiers de Trotsky qu'il avait de son mieux contribué à préserver et à classer au fur et à mesure des années de Turquie et qu'il connaissait mieux que personne. C'est qu'il fallait trouver très vite tel ou tel document indispensable, l'analyser, le reproduire, voire le traduire, le commenter, le transmettre. La défense de Trotsky devant la commission Dewey a matériellement reposé en grande partie sur ses épaules. C'est dans cette obscure bataille qu'il a gagné l'estime de tous les intellectuels américains gagnés à la défense de Trotsky.

Après le départ de Frankel à l'été 1938, Van n'était plus seulement le bonhomme à tout faire, mais l'homme de confiance, le recours unique, Van-qui-arrange-tout, dont André Breton a donné une description aussi juste qu'émouvante dans son discours du 11 novembre 1938 (« *Visite à Trotsky* », Cahiers Léon Trotsky, n° 12, décembre 1982). Lui qui, à son arrivée, ne parlait pas un mot d'espagnol, réussit en quelques mois à construire un solide réseau de relations — sans quoi rien n'est possible au Mexique — dans la presse et l'appareil d'Etat, le monde politique et l'univers cardéniste. Cela ne l'empêcha pas de continuer à militer en trotskyste, d'écrire des articles théoriques - signés Jean Rebel - dans la revue *Clave* que Trotsky inspira sous la couverture de ses amis intellectuels mexicains. Il était en même temps l'ami de Breton et le confident de Frida Kahlo.

J'aimerais, à propos des silences de Van, évoquer ici une anecdote en relation avec le texte de Breton que je viens d'évoquer et l'hommage que le poète y rend à Van, « *révolutionnaire de la tête aux pieds* », qu'il appelle « *l'homme tel que je l'entends, l'ami dans toute l'acception du mot* ». Un jour de juillet 1982, j'ai trouvé à Harvard une copie de la protestation qu'il avait adressée à Breton en date du 6 décembre 1938 :

« P.S. — *On m'a écrit de différents côtés sur un discours de vous où il était question de moi. C'est très embêtant.* »

Tout Van est dans cette protestation. Bien décidé à le taquiner, je copiai la phrase ci-dessus et la rapportai à la maison où nous occupions des chambres en vis-à-vis. Il n'était pas rentré ; j'affichai la copie sur sa porte et l'attendis en travaillant chez moi. Il me rejoignit une heure plus tard, pour une fois pas du tout disposé à sourire comme je l'avais escompté, mais réellement et profondément désolé de découvrir l'étendue de ma stupidité : comment pouvais-je ne pas comprendre combien Breton avait été imprudent de dire que Van travaillait au moins douze heures par jour, qu'il n'était pas payé, seulement logé et nourri, qu'il était loin de Gaby et de Jeannot ? Trotsky n'allait-il pas croire que Van s'était plaint ? J'avoue avoir assuré à Van que je comprenais très bien et que j'avais en effet commis une erreur stupide de trouver comique sa protestation auprès de Breton.

En fait, Trotsky se sentait coupable vis-à-vis des jeunes hommes comme Van ou Jan Frankel, qui lui consacraient des années de leur vie, non pas bien entendu à cause des études qu'ils manquaient — bien que ce fût important à ses yeux - ni du fait d'une « carrière », mais tout simplement parce que leur situation auprès de lui, pour enrichissante qu'elle fût à certains égards, les isolait de la vie, du mouvement réel des masses et nourrissait dans leur pensée une certaine abstraction, inévitable dans le contexte où ils se formaient, mais regrettable. Aussi, malgré le désagrément de la séparation personnelle d'avec des gens irremplaçables - ce qu'étaient et Jan et Van -, était-il heureux de les voir voler enfin de leurs propres ailes et faire leur expérience politique. Celle de Frankel s'arrêta avec la scission de 1940. Celle de Van dura plus longtemps ; elle se fit aussi à travers les rangs du *Socialist Workers Party* - il fut Gerland dans la discussion de 1939-1940 -, mais ne fut pas en définitive plus positive. Le moment est venu, je crois, pour l'historien, de dire sereinement, dans une revue scientifique et sans polémique, ce que Van n'a pas voulu écrire, d'abord parce qu'il ne le pouvait sans passion et plus tard parce que cela ne lui semblait peut-être plus essentiel. Il m'en a parlé souvent et longuement, de préférence dans nos promenades dominicales, mais aussi à la veillée dans les belles soirées fraîches de Californie. Secrétaire de l'Internationale, responsable du S.I. à New York à partir de 1940, Van estimait - et estima jusqu'au bout - qu'il n'y avait pas été placé dans les conditions élémentaires de fonctionnement d'un organisme international et que ce dernier fut délibérément étouffé et paralysé dans son action qu'il jugeait capitale, par la mauvaise volonté et la passivité de la direction du S.W.P. Sa voix - le fait est rare - se voilait d'indignation quand il évoquait « *le contrôle bureaucratique* » que faisait peser sur lui le membre américain du S.I., Bert Cochran (E.R. Frank, voir Cahiers Léon Trotsky, n° 20), les séances où ce dernier ergotait sur des virgules de la correspondance, la retardant systématiquement, la compromettant parfois, son opposition systématique à toute proposition et toute initiative. Van - qui était alors Daniel Logan, Marc Loris, Ann Vincent - eut des heurts plus graves encore. Il s'indignait franchement quand il évoquait les audiences que lui accorda alors James P. Cannon, le dirigeant du parti américain, le S.W. P., sur les problèmes théoriques et pratiques de la IVe Internationale, sur la question nationale en Europe, le problème des mots d'ordre démocratiques, la nécessité d'une aide aux militants d'Europe sous la botte. Conscient de l'énorme responsabilité qui était la sienne depuis la mort de Trotsky, Van songeait à revenir clandestinement en France. Il m'a souvent assuré qu'à toutes ses questions pressantes, il n'obtint d'autres réponses, après des heures de plaidoyers passionnés pour l'internationale, que des séries de grognements inarticulés

et l'assurance qu'« *on verrait* ». Dans cette période, Van travaillait pour vivre et fit réellement tous les métiers. Cela n'empêcha pas, me dit-il, Cannon de lui reprocher des « *exigences de petit-bourgeois* » pour des heures de réunion avec des permanents du S.W.P. qui n'avaient pas les contraintes horaires dont il était esclave. Je l'ai toujours entendu manifester à propos de cette période son amertume et parfois une certaine rancœur.

Sur les dernières années de son activité militante au sein de la IVe Internationale, il était en revanche plus discret, me promettant seulement qu'« *un jour* » il me parlerait de sa participation à la tendance Goldman-Morrow, une promesse qu'il n'a pas pu tenir. A partir de 1943 en effet, il eut partie liée avec Félix Morrow et Albert Goldman et, ensemble, ils s'opposèrent à Cannon, en particulier sur les questions européennes. Il était absurde à ses yeux d'imaginer en 1943 que la révolution socialiste allait se produire sans transition et vaincre dès le lendemain de la chute du nazisme, de croire qu'il était temps de remiser au magasin des accessoires les mots d'ordre démocratiques au moment où le fascisme tombait en Italie ; il considérait comme une erreur énorme, frisant le reniement, que de voir dans l'avance de l'Armée Rouge, par une application mécanique des textes de *Défense du Marxisme*, un pas en avant automatique de la révolution, une erreur plus grave encore que de nier purement et simplement le rôle contre révolutionnaire du Kremlin à l'échelle mondiale. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il ne se retrouvât d'accord qu'une seule fois avec Cannon, sur la dissolution du S.I. de New York à la fin de la guerre et le transfert de ses pouvoirs à l'organisme constitué pendant la guerre par Michel Pablo, le secrétariat européen. Il s'agissait en effet d'assurer l'indépendance de l'organisme suprême de la IVe Internationale à l'égard de la IVe Internationale à l'égard du S.W.P., objectif à ses yeux prioritaire. Mais Van ne pouvait continuer à travailler avec le S.I. : sursitaire, mobilisé de fait au service de Trotsky puis de l'Internationale, il était en situation irrégulière vis-à-vis de l'armée française, et l'affaire, bien que dénuée de gravité, ne put être réglée avant des années.

C'est en 1948, après l'exclusion du S.W.P. de ses camarades de tendance, que Van a rompu avec la IVe Internationale et le marxisme. Il n'a jamais voulu me parler de cette rupture et ne m'a jamais dit plus ce qu'il a écrit dans ses souvenirs à la page 211, donc beaucoup moins que ce qu'il avait écrit dans *Partisan Rewiev* de mars 1948, sous la signature de Jean Vannier, sur le bilan du siècle écoulé depuis la rédaction du *Manifeste du Parti communiste*.

Van ne revint en Europe qu'en 1957, pour le compte de l'Université de Harvard, à la recherche des documents des archives Sedov, vendus, mais non fournis par Trotsky à Harvard et que Natalia s'était engagée à retrouver. Je l'ai rencontré pour la première fois à la fin des années soixante au Select Hôtel, place de la Sorbonne, dans une chambre où l'on ne pouvait être deux à s'asseoir, son pied-à-terre au cours de ses brefs séjours de l'époque. Nous nous sommes revus ensuite souvent, à Cambridge (Ma), où il me guida, d'abord dans la « *partie ouverte* », mais aussi à Domène, à Paris, à Follonica, à México et finalement à Stanford - pour terminer à Grenoble, le 26 février dernier, pour la soutenance de la thèse d'Olivia Gall où il sut, malgré son extrême fatigue, tenir sous son charme cent personnes, jeunes et anciens.

Quand je ne le questionnais pas comme le témoin-acteur dont j'avais besoin, il se lançait parfois, évoquait les terribles années trente, le devoir sacré d'écrire une histoire des bolcheviks-léninistes russes, la tendance politique la plus clairvoyante et la plus héroïque de l'histoire, la nécessité de faire comprendre aux jeunes générations le cauchemar de ces années 1936-1940, des combattants coincés entre les tueurs de Staline et ceux de Hitler, le désespoir, la peur des hommes traqués, les assassinats qui se succédaient et les tueurs guettant dans l'ombre devant une opinion indifférente. Il suffisait d'une brève information, d'un élément politique même ténu pour relancer dans son cerveau aux multiples rouages la machine de la politique et l'entendre exprimer une passion qui n'était qu'enfouie : la Pologne fut l'une de ces occasions à partir de la grève de Gdansk. Il dévora, expliqua, interrogea,

espéra, en venant finalement à se demander à voix haute si, contrairement à tout ce qu'il avait tristement pensé depuis des années-là, ce mouvement ouvrier ressuscitant en Pologne n'était pas l'hirondelle qui annonçait le printemps, la mort du stalinisme sous les coups des travailleurs.

Pourtant il ne voulait plus « *parler politique* ». C'est, disait-il, pour des motifs de simple moralité qu'il accepta de donner son témoignage lors du procès intenté à propos des odieuses calomnies lancées contre Joseph Hansen et contribua ainsi à la condamnation des calomniateurs par le tribunal de Los Angeles.

De la même façon, dans les décennies précédentes, il était intervenu aux Etats-Unis après l'arrestation comme agents du G.P.U. des frères Sobolevicius — Roman Well et Adolf Sénine dans le mouvement — et de Mark Zborowski, le célèbre « *Etienne* », infiltré par les services de Staline auprès de Sedov, s'efforçant d'obtenir qu'on les interrogeât sur la préparation du meurtre de Trotsky, l'exécution de ceux de Reiss et Sedov. Ses efforts sur ce point ne furent pas couronnés de succès et il en avait du regret. Le plus important de sa contribution de non-militant à l'histoire du mouvement qu'il avait contribué à bâtir, fut l'énorme travail qu'il consacra, des années durant, aux dizaines de milliers de documents de ces « *Trotsky Papers* », les archives de Trotsky déposées à Harvard, qu'il identifia un par un avec le soin attentif de l'archiviste qu'il manifestait déjà au temps où, à Prinkipo et Coyoacán, il assurait leur conservation et leur datation. Sans lui, sans ce travail immense, une importante fraction des documents aujourd'hui identifiés, classés, souvent traduits, publiés, commentés, ne serait qu'une masse de vieux papiers incompréhensibles. Sa tâche sur ce plan fut heureusement plus facile à Stanford dans les archives de la Hoover et les papiers Sedov. Je n'oublierai pas son émotion, la joie qui faisait chanter sa voix quand il m'annonça au téléphone qu'il venait de revoir enfin les fameuses lettres du Vieux à Ljova, avec les longs P.S. manuscrits sur les originaux dactylographiés qu'il avait finalement cru perdus pour toujours et qui resurgissaient dans le fonds Nikolaievsky.

D'abord réservé — toujours prudent —, Van me donna, je crois, sa confiance quand il eut lu mon premier livre. Mon existence et ma capacité de travail allaient lui donner le moyen de poser un sac qui devenait lourd. Bien qu'il ait toujours refusé d'être nommé, il était, ainsi que je le lui disais en plaisantant, « *l'éminence grise* » ou « *l'âme damnée* » de l'Institut Léon Trotsky, l'inspirateur exigeant en même temps que le conseiller irremplaçable des Œuvres et des Cahiers Léon Trotsky. Le travail de l'institut, mes travaux personnels, lui doivent énormément : il ne nous empêche plus, hélas, de le dire. Mais je voudrais citer à ce sujet un fait curieux. Année après année, j'ai cru remarquer qu'il ne se souvenait plus du tout d'épisodes importants qu'il m'avait personnellement racontés. Bientôt, en dépit de mon étonnement initial, j'ai dû me rendre à l'évidence et admettre qu'il oubliait précisément ce qu'il m'avait raconté. Vérification faite et refaite, je le lui ai dit prudemment et il m'a ébahi de son autosatisfaction souriante : il était, disait-il, une machine très au point, puisqu'en vieillissant il réglait ainsi le problème de sa surcharge, n'éliminant que ce dont il était assuré que c'était préservé. Le plus surprenant est que c'était vrai. Van était l'une des plus belles machines intellectuelles qu'il m'ait été donné d'approcher et d'admirer.

Le Van que j'ai connu n'était plus celui que les policiers d'une petite ville du Middle West avaient bouclé pour quelques jours parce que sa tête d'étranger ne leur revenait pas. Il n'était plus l'homme qui avait vécu de mille et un métiers, de l'enseignement du français à Berlitz à la fabrication des étagères pour ranger les livres des camarades et aux réparations de plomberie. Il n'était plus l'homme qui construisait lui-même sa baraque résidence secondaire et connaissait cent façons d'accommoder un homard que l'on n'a pas payé. Il était le père de Laure, née de sa compagne nord-américaine, Bunny, rencontrée à Coyoacán. C'était un professeur d'université de solide réputation. Il était entré dans les années cinquante au département de mathématiques de Columbia à New York, puis de 1965 à 1979, il avait été professeur de philosophie et d'histoire de la logique à l'Université de Brandeis à Waltham (Mass).

Il avait publié en 1967 un ouvrage de logique mathématique (*From Frege to Gödel. A Sourcebook in Mathematical Logic*) qui lui avait valu une réelle notoriété parmi les spécialistes. D'autres ont dit d'ailleurs - et peut-être pourra-t-on un jour rassembler les hommages en un témoignage commun en l'honneur de l'intelligence sous toutes ses formes - ce que fut Van le mathématicien et surtout Van le logicien. Il était l'un des spécialistes qui avaient entrepris la publication posthume des papiers du grand logicien Gödel et, l'an passé, il avait pris place dans l'équipe du C.N.R.S. qui reprenait son projet de publication intégrale des travaux du mathématicien français Herbrand, mort accidentellement très jeune. Je ne crois pas qu'il existe un congrès mondial d'une quelconque spécialité scientifique dans lequel Van n'eût pas été à sa place et à l'aise. Inconnu du grand public, même au Mexique, où il a vécu des années et où la presse a parlé de la mort d'un « riche (1) homme d'affaires d'origine hollandaise », Van était apprécié partout dans le monde d'une série de gens compétents et d'amis sûrs. Pas de ville importante, pas de continent où il n'eût pu avoir un point de chute ou une invitation.

Il m'est arrivé de plaisanter Van parce qu'il transportait d'un continent à l'autre d'énormes et pesantes valises. Mais on ne sait pas que cet homme, qui allait ainsi d'un de ses enfants à l'autre, d'une de ses recherches, d'un de ses bureaux à l'autre, portait au bout de ses bras la moitié de ses biens. Pendant les années qui ont entouré son 70e anniversaire, il a vécu dans deux chambres d'étudiant, à Cambridge, puis à Menlo Park, avec une petite table, deux chaises, un réveil, une radio, l'ordinateur qu'il s'était - dernière passion - bricolé lui-même, sa vieille machine reconvertie en « imprimante » et son carnet d'adresses - un Gotha de l'intelligence - avec le classeur « spécial ». Son luxe — et il n'en était pas peu fier — était d'avoir deux bureaux dans deux universités différentes, l'un à Pusey, à Harvard, l'autre au département de maths à Stanford, avec quelques dizaines de livres, des dossiers, sa correspondance, un lit de camp pour sa sieste. Cet homme avait toute sa fortune dans sa tête et dans ses mains, dont il faisait d'ailleurs exactement ce qu'il voulait : ce savant eût été l'artisan ou l'artiste de la spécialité de son choix.

Que le lecteur me pardonne de n'avoir qu'indirectement traité de « l'ami » : comment serait-ce possible autrement, alors que j'écris ces lignes quelques jours après avoir appris cette perte irréparable et alors que c'est de Van qu'il s'agit ? Le « beau sourire clair » dont parlait André Breton en 1938 est effacé pour toujours. Il ne subsistera que quelques années encore dans la mémoire de ceux qui l'ont aimé. Van aimait à dire que, parmi les centaines de millions que nous sommes, les différences individuelles ne sont que d'infinitésimales nuances. Il avait incontestablement raison. Il faut pourtant nous rendre à l'évidence : il est irremplaçable.

Au nom de l'équipe de l'Institut Léon Trotsky dont je suis ici le porte-parole, au nom de tous ceux que je ne connais pas, mais qui, j'en suis sûr, m'en donnent pouvoir, je te salue, mon ami Van, et je te dis merci pour ce que tu as été et pour ce que tu demeureras pour nous, lorsque se sera estompée l'intolérable douleur : comme l'avait su Breton, tu fus l'homme qui nous a consolés de tant d'autres.